



La Villa Lumen à Westende (Flandre-Occidentale). Michel de Crayencour et sa fille, Marguerite Yourcenar, y résidèrent en août 1914.

EN ROUTE POUR DOUVRES

PAR MARGUERITE YOURCENAR

Est-ce ce matin-là ou le suivant que nous entendîmes, se répandant des villages de la Flandre française à ceux de la Flandre belge, le tocsin, comme une sorte d'épidémie sonore? Ce qui prime tout est l'immense magma de peur et de veulerie des veilles de catastrophes. Les gens penchés sur leur journal du matin, tasse de café en main, buvaient avidement ces nouvelles, comme ils s'imbibent aujourd'hui des informations que leur déversent les médias sur la bombe atomique ou la pollution dont ils mourront un jour. Les plus observateurs avaient noté dans les grands hôtels et les villas louées au mois la disparition des Allemands; le chef de famille, mari et père aux joues souvent balafrées par les cicatrices de duels d'étudiants, encore à la mode, partait le premier, suivi de peu par les femmes, les marmots et les bagages. On y vit une preuve de plus de la culpabilité de l'Empire de proie, qui avait le premier rappelé ses gradés déguisés en baigneurs. Mais, le lendemain, Laure, l'ambassadrice, ou plutôt la femme du ministre de Belgique en Perse, les petits pays d'avant-guerre n'abusant pas encore du titre d'ambassadeur, rentrait après cinq jours de voyage dans des wagons russes bourrés de troupes. Peu importait d'ailleurs: les jeux étaient faits. Pendant près d'un demi-siècle, les chancelleries avaient ourdi les mailles d'un filet recouvrant l'Europe, et, par les colonies, toute la terre: des Sikhs, des Cinghalais, des Sénégalais, des Annamites allaient périr pour ces rivalités d'hommes à peau blanc-gris; des banquiers français s'étaient jetés sur l'emprunt russe; des usines un peu partout avaient travaillé à plein rendement empilant les stocks d'acier qui iraient s'enfoncer dans la chair anonyme: à chaque incident, les journaux avaient menti. De petits noyaux de cauchemar se formaient déjà: des agités se promenaient le long de la digue, brandissant des carabines, à la recherche d'espions qui n'étaient probablement nulle part. Les bonnes occupaient les petites filles à faire de la charpie comme aux beaux jours de 70. Un fait pourtant réconfortait: d'énormes monstres d'acier se dessinaient dans la brume d'août à quelques brassées du rivage; on se croyait saufs: l'Angleterre veillait sur nous. Il ne venait à l'esprit de personne qu'à l'arrivée des premières avant-gardes allemandes, la côte tout entière serait prise entre deux feux.

Michel se réveilla le plus vite. Il s'agissait de fuir, mais la route vers Lille et Paris était coupée; les trains ne fonctionnaient plus. Une automobile peut-être aurait pu passer; Michel n'en avait pas, et le moindre tacot était introuvable. On imagine d'ailleurs ce qu'eût été, du côté de Dunkerque ou de Béthune, un véhicule de ce genre en panne sur des routes encombrées de fuyards qui se frayaient un chemin à pied entre des talus bordés bientôt de caissons défoncés et de chevaux morts.

Il fut décidé de prendre quelques valises et d'abandonner le reste pour se rendre à pied à Ostende, puisque l'honnête petit tramway ne fonctionnait plus. On partit en pleine nuit, de façon à être au port aux premières lueurs de l'aube. Le ciel noir était pur; les villas vidées semblaient blanches sous la lune. Le petit groupe hétéroclite comprenait Michel, sa bru, moi-même et deux enfants en bas âge, Yolande qui achevait son éducation chez les Dames Anglaises de Bruges et n'avait pas eu le temps de rejoindre les siens; ses souliers étroits lui faisaient mal aux pieds. Puis venaient Camille, bonniche rousse et taquine que ma tante infirme avait prêtée à mon père pour s'occuper de moi, une fade Anglaise chargée de mes deux jeunes neveux, la grosse cuisinière Dorothée, et le cousin X., ce personnage un peu falot qui m'avait photographié enfant et n'avait aucun moyen de regagner sa région lilloise. Michel-Joseph était parti depuis quelques jours rejoindre son unité de combat qu'il ne retrouva pas, ou reperdit presque aussitôt. Il nous rejoignit en Angleterre.

Je ne sais rien des émotions de toutes ces personnes. Je confondais, à mon âge, le visage de la guerre et celui de l'aventure. Cette débandade a gardé pour moi l'aspect d'une promenade nocturne.

Un coup d'œil confirme l'impossibilité de s'embarquer sur le *Droom*. Le temps manquait pour assembler un équipage, qui forcément n'aurait été composé que de vieux. De plus, le moteur auxiliaire, nécessaire pour les manœuvres d'entrée et de sortie des ports, manquait, la rouille ayant nécessité un complet nettoyage.

On monta sur le dernier paquebot en partance; le *Droom* suivrait à la remorque d'un chaland en route pour Douvres. C'était ma première traversée véritable; c'était aussi ma première rencontre, stupéfiée plutôt qu'horriifiée (l'adjectif est trop fort pour mes émotions encore superficielles et mal dégrossies), avec les misérables séquelles de la guerre. Des gens de Visé, de Liège, du Limbourg belge, coupés des Pays-Bas tout proches par l'avance allemande, avaient vaguement marché vers la mer, parfois pris en charge par des camions qui les abandonnaient au prochain carrefour. Beaucoup venaient des minuscules agglomérations, mi-villes, mi-villages, qui donnent si souvent un air bourgeois à certaines parties de la Belgique. D'autres étaient des paysans qui sentaient la terre. La plupart gisaient sur le pont; en particulier, un nombre étonnant de femmes enceintes. La nature n'est pas flatteuse envers celles qui propagent la vie: les ventres gonflés de malheureuses d'aspect plus grotesque que tragique ballottaient dans de vieilles jupes enfilées au hasard, des visages bouffis et jaunes se protégeaient du soleil sous des fichus ou des tabliers; des paquets servaient d'oreillers. Les histoires d'anges de Mons et d'enfants au poing coupé fleurissaient déjà. On peut douter des anges; la nature humaine étant ce qu'elle est, il y eut sûrement, au contraire, des atrocités banalisées bientôt par la presse en quête d'horreur ou de propagande, ce qui fit, à tort peut-être, qu'on n'y crut plus. Soudain, en pleine mer, à une bonne distance des côtes, une école de dauphins apparut, traversant obliquement la route du navire.

Une douzaine de grandes créatures luisantes et joyeuses, ne sachant rien des fuyards contenus dans cette misérable arche humaine, libres comme en ces jours où le monde, vieux déjà de millions d'années, se sentait encore neuf et regorgeant de dieux. Race sublime, plus douée que les autres créatures limitées à la terre, à l'aise dans la courbe des

vagues comme dans les sinuosités de leur corps. Je sais, certes, depuis la brève idylle de la Grèce, où il semble que les dauphins et les fils des hommes se soient secourus et aimés, tous les crimes que nous avons commis et commettons plus que jamais contre ces bondissantes déités marines. Je sais que notre destruction de la nature justifie celle de l'homme. Je le sais maintenant: à cette époque, l'apparition merveilleuse était une épiphanie sans ombre.

Extrait de *Quoi? L'éternité*, éditions Gallimard, Paris, 1988, pp. 264-267.